

XYZ. La revue de la nouvelle



La poulette blanche

Chantal Gamache

Number 9, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gamache, C. (1987). La poulette blanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*,(9), 27–30.

Chantal Gamache

La poulette blanche

Il neigeait sur Sainte-Thérèse. Vue d'en haut, du quatrième étage, la rue principale, protégée par les branches imposantes des érables plus que centenaires, enracinés sur le perron de l'église et que le clocher magistral dépassait à peine, montrait encore quelques taches noirâtres et luisantes. Mais elles s'effacent. On ne les voit presque plus. Bientôt, tout sera blanc. Tout. Les plissements nus et mouillés de l'écorce des arbres sont déjà déceimment couverts et la blancheur se répand à vue d'oeil. La neige est lourde. Les flocons sont si gros et si abondants qu'on peut observer les cristaux avec attention, presque un à un malgré leur multitude. Ils se frôlent, s'entrecroisent, s'accrochent les uns aux autres, se balancent et, au hasard, se séparent. Ils tombent. En silence. La rue est muette, et l'air. Ils sont des milliers, en chute suspendue. On les aspire. Ils collent aux lèvres et aux narines. Ils y fondent discrètement comme une caresse. Ils s'accumulent sur les poils, les cheveux où, entremêlés et confondus, ils s'épuisent avant de tracer sur les visages de longues coulisses tièdes.

On avait ouvert les énormes fenêtres grinçantes du dortoir des grandes comme chaque fois qu'on y faisait du ménage. Le Mauvais et ses microbes, c'était un principe bien connu, attirés par le vide du dehors, fuyaient et libéraient ainsi l'intérieur. C'était écrit dans quelque bible ou missel ou succédané précieux dont les feuilles minces et glacées bruissaient au moindre frisson. D'ailleurs, on le voyait bien. Sans contredit, une vapeur en nuage léger se formait subitement et s'échappait en hâte par l'ouverture dès que les deux battants s'écartaient. Surtout l'hiver, comme les divagations de la pensée. Ah! retrouver miraculeusement, avec quelques bons efforts bien sûr, la pureté originelle des choses! La vraie. On ouvrait les lits, les bureaux, les armoires, les tiroirs, les portes, les hautes, les basses, tous les repères cachés de l'ennemi. Tous les plis et les replis des draps, des chemises, des jupons et

de tout ce qui pouvait ou avait pu être plissé, froncé, enroulé ou tout juste froissé, rangé ou empilé étaient secoués. On dépoussiérait, on nettoyait tous les en dessous, les en dedans, les en arrière et tout les en tout cas de tout. En silence... Psssit... Pssssit... Psssssit... Pssssssssssssssssssiiiiit... Aie... Chut. chchchuuuut... ah... chchchchchchchchuuuutttt... Oui. Mais, ce jour-là, le silence était en liesse. Douce... nuit..., sain-aïnte... nuit ...

Julie, accoudée à une fenêtre, celle du coin du fond, juste derrière les chambrettes des aînées (on l'oubliera certainement dans tout ce branle-bas), la face au dehors, le cou tout étiré, ne sentait plus le froid. «Ça fait déjà quelque temps que je désirais t'écrire, mais comme tu le sais, ma petite poulette blanche [c'est comme ça qu'il l'appelait parfois au moment d'un malaise. Cela lui permettait d'éviter de bafouiller ou pire encore, de se taire], je suis très pris par les affaires du magasin. Les chaussures, ça ne se vend pas comme du chocolat. Comme tu le sais aussi, Noël s'en vient vite. Pour ma part, je ne crois pas pouvoir aller te chercher mercredi prochain, pour les vacances, comme je te l'avais écrit la dernière fois.» Elle ne sait plus quand tout à fait. Il faisait encore un peu chaud, je pense. Oui, les feuilles rouges, jaunes et brunes et quelques vertes s'obstinaient encore aux branches des arbres. Surtout de celui-là qui sert de cloison filtrante entre le couvent et l'église. Il lèche les deux en même temps, comme un trait d'union. Elle s'en souvient, comme d'hier. Elle observe toujours intensément quelque chose, au dehors d'elle-même, après la lecture des lettres qu'elle reçoit de son père ou de celles qu'elle lui envoie, un peu pour se convaincre qu'ils existent réellement tous les deux et tout ce qu'ils s'écrivent. Les mots, les paroles prennent en elle la forme de ce qu'elle voit et alors ont un corps reconnaissable et rassurant. Elle peut y retourner subitement. Ni espace, ni temps à franchir. Elle avait trainé avec elle, pendant des jours, ce papier progressivement chiffonné. «Attends-moi jeudi, plutôt. Je pourrai me faire remplacer. J'ai bien hâte de te voir.» Il lui avait aussi recommandé d'être prête. Il n'avait vraiment pas le temps d'attendre. Ce n'est pas à la porte. La neige de plus en plus dense avait tout enveloppé, même les toits.

Les cantiques de Noël, de l'*Adeste fideles* au Minuit chrétien, d'un *Gloria in excelsis* à l'autre qu'on avait ré-écouté cinquante fois parce qu'il était si beau et qu'on le savait par coeur depuis je ne sais plus quand, se succédaient, se répétaient et stimulaient le travail de ces filles chuchoteuses et excitées à la pensée des vacances, de la robe neuve, des cadeaux, des veillées, des promenades dans les rues de la ville, remplies

de passants reluquant les vitrines surchargées de décorations et d'attrape-tout-le-monde merveilleux, et des garçons, les plus beaux, à qui on pourrait parler non sans rougir et dont on se souviendrait jusqu'à l'été, en en retraçant délicieusement l'image, les paroles et surtout le son lointain de la voix, avant de s'endormir. On entend la musique profonde des «je t'aime» tapis au fond de la gorge. On sent l'air glacé autour des baisers passionnés appliqués à la sauvette sur les lèvres engourdis par le froid et l'appréhension. Rapidement, plus ou moins pliés, les vêtements propres ou non trouvaient refuge dans les malles qu'on s'empressait de refermer sur ce fouilli. Vite, on ferme, on oublie, on rouvre, on enfouit et referme. Les clic-clac des fermoirs des valises et des malles qui se coincent et rebondissent, se répendent. Finir et partir!

Les bagages de Julie étaient bouclés depuis la veille. Sauf quelques babioles nécessaires à la survie. Terminée et déjà vérifiée, par la Révérende Mère-Gardienne Sainte-Marie-Immaculée, l'opération purificatrice des lieux de son sommeil et de ses veilles à lire tard dans la nuit, en cachette, sous ses draps, à l'étouffée. C'est là qu'elle faisait se rencontrer les plus grands écrivains de tous les temps. C'est là aussi qu'elle côtoyait quelques faibles causeurs catholico-contemporains pour jeunes filles bien élevées. De *Phèdre* à *Jeu de lumière* ou «Comment croire malgré la noirceur du démon et la force hypocrite de ses pompes», tous les propos cohabitaient dans ce salon illicite, chaud et sombre. Pourtant remisé à l'index, Blaise Pascal (elle avait bel et bien reçu les *Pensées* en cadeau...) la séduisait particulièrement, sans qu'elle ne sache vraiment pourquoi ni qui était cet homme sans traits visibles, cette parole sans voix. Elle l'inventait. Elle le connaissait et partageait avec lui un secret. Celui du monde. Elle l'écoutait, lui faisait redire souvent certaines phrases, certains paragraphes. Elle parcourait ses *Pensées* «ni trop vite, ni trop doucement» pour bien comprendre. Surtout ce passage sur les deux infinis, le grand et le petit. Tous les deux, lui, le grand homme qui avait écrit et elle, la petite fille qui le lisait, savaient que l'univers «est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part» et que l'homme «est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout». «Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir (quelque) apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin.» Cela aussi, elle le savait comme lui.

Il neigeait encore. Elle attendait l'heure solennelle du départ et elle attendrait ainsi jusqu'à demain sans bouger. Elle se laisserait enneiger par cet air du dehors jusqu'à ce qu'elle glisse tout naturellement dans le

paysage, jusqu'à la rue, jusqu'à son père qui viendra là-bas...

Elle reprit les lettres, celle d'il y a quelque temps et celle d'hier, les tassa dans le fond de sa poche. Le gong, que la Mère-Portière agitait toujours avec le même entrain depuis des années dans la tradition du chrétien dévouement des bedeaux des majestueuses cathédrales médiévales, retentit bien des fois dans le coeur de la tour d'escaliers, y engouffrant jusqu'au dehors toutes ces filles ricaneuses et leurs bagages, avant que Julie n'aperçoive, au tournant, la voiture de son père sortir comme un fantôme de la tempête. Depuis la lettre d'hier, elle ne l'espérait plus aujourd'hui. Elle voyait à peine les formes qu'elle reconnaissait à travers toute cette neige. C'était lui. De l'intérieur, elle le voyait comme un Dieu émergeant des infinis du monde; il s'avavançait vers elle dans la poudrerie sans fin du dehors, imprécis et certain, infiniment blanc et réel.

Dans un geste contenu et rapide, elle rassembla ses affaires, en oublia quelques-unes, y retourna, prit son manteau, sa tuque et le reste sous le bras, et, presque paralysée comme dans un rêve, elle dégringola mesurément l'escalier jusqu'à l'étage du parloir des dimanches, de la grande entrée principale. Sans prendre la peine, comme il le fallait, de saluer les Mères souriantes et offusquées qu'elle bouscula, elle se précipita sur la porte trop lourde et lente à s'ouvrir. Muette, Julie se glissa dans le froid du dehors. Elle s'engagea dans le large escalier, enveloppée d'un nuage de vapeur, comme une promesse sous la blancheur de la neige qui la voilait déjà.

Chantal Gamache est née à Montréal. Elle a travaillé comme comédienne et auteure de théâtre pendant plusieurs années. Elle a publié quelques nouvelles, essais et critiques, et terminé un mémoire de maîtrise en études littéraires intitulé: «Les Noms propres dans *le Ciel de Québec* de Jacques Ferron. Aspects de la régulation narrative». Elle poursuit des études doctorales en littérature comparée. En préparation: un recueil de nouvelles.